

Redonner du sens au travail

Ils n'ont rien de poétique. Certains s'inscrivent dans les turbulences de la mondialisation et ont traversé l'Atlantique. Trois nouveaux noms liés au monde du travail font leur entrée dans le *Petit Larousse* 2020.

On pourra désormais parler d'« ubérisation », le fait de rendre obsolète un modèle économique existant. Mais aussi évoquer la « smicardisation » des emplois. Ou bien encore mentionner le « bore-out » qui exprime le syndrome d'épuisement dû à l'ennui au travail.

À en donner le vertige, l'économie change. Des pans entiers de l'industrie comme l'automobile, l'industrie agroalimentaire, les professions du droit sont contraintes de se réinventer sous la pression de nouvelles normes environnementales, des exigences du consommateur ou de l'explosion du numérique et du big data. Des métiers disparaissent. D'autres émergent. Et partout les salariés s'interrogent. Les chefs d'entreprise eux-mêmes inscrivent leur action dans un horizon de temps de plus en plus court.

S'adapter à tout prix ? « **Par la porte ou par la fenêtre** » comme Didier Lombard, l'ancien patron de France Télécom, l'avait exprimé de façon si maladroite en 2006.

Mais en prenant le risque de sauver l'économie et de sacrifier des hommes et des femmes. Faisant alors de l'entreprise cette *Comédie in-humaine* (1) dont parlent Julia de Funès et Nicolas Bouzou dans un livre récent.

Ou concilier mobilité du travail et sécurisation des parcours professionnels ? C'était l'objet du rapport *Le travail dans vingt ans* rédigé en 1995 par Jean Boissonnat. Les questions qui y étaient posées restent d'une brûlante actualité. L'idée de concilier la flexibilité avec de nouveaux droits à la formation y était suggérée. Mais avec le risque d'atomiser les salariés.

Attendre mieux qu'un salaire

Or, c'est bien l'éclatement du collectif du travail qui est à l'origine de l'émergence de nouvelles pathologies. On connaissait les TMS (troubles musculo-squelettiques) liés aux mêmes gestes pratiqués au cours d'une journée. Il faut désormais y en ajouter d'autres liés au stress, à l'invasion des algorithmes, à la difficulté à se déconnecter, au poids des process... Sur tous ces sujets, la France est plutôt en retard dans les études.

Les Français sont pourtant attachés à leur travail. Et s'en disent

même satisfaits à 77 % comme le montre une étude inédite par son ampleur – 200 000 personnes interrogées – réalisée en 2017 par la CFDT. Mais ils sont nombreux aussi à attendre plus et mieux qu'un salaire : du sens. Un vrai défi tant de nombreux emplois de la nouvelle économie sont de petits boulots. Et même parfois ces *Bullshit jobs* dénoncés par David Graeber (2).

Le travail, et pas seulement salarie, mérite d'être réhabilité tant il joue un rôle structurant dans la construction d'une vie et la cohésion de la société. Depuis plus de trente ans, les quartiers dits sensibles souffrent autant sinon plus d'absence de travail que des barres construites à la hâte dans les années 1960 et 1970.

Le nouvel objet de l'entreprise qui associe désormais au profit le social et l'environnement offre le cadre pour construire ces nouvelles relations avec le travail. À condition de s'en emparer.

(1) *La comédie in-humaine, comment les entreprises font fuir les meilleurs*, Julia de Funès, Nicolas Bouzou, éditions de L'Observatoire.

(2) *Bullshit jobs*, David Graeber, LLL Les Lierts Qui Libèrent.